

GILES KRISTIAN

# Ta seule issue

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par*  
SAMUEL TODD

Harper  
Collins  
**NOIR**

*Titre original :*

WHERE BLOOD RUNS COLD

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de A.M. Heath Literary Agency.

© 2022, Giles Kristian.

© 2023, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

[www.harpercollins.fr](http://www.harpercollins.fr)

ISBN 979-1-0339-1237-8 — ISSN 2551-0096

*Si vous vous êtes déjà demandé jusqu'où  
vous seriez capable d'aller,  
ce livre est pour vous.*



*The woods are lovely, dark and deep,  
But I have promises to keep,  
And miles to go before I sleep,  
And miles to go before I sleep.*

ROBERT FROST, *Stopping by Woods on a Snowy Evening.*



Erik leva les yeux vers le rétroviseur. Un doigt sur la vitre, Sofia suivait le mouvement staccato d'un flocon de neige qui fondait le long du verre, laissant un peu de lui-même dans son sillage avant de disparaître.

De nouveau concentré sur la route, il sut que Sofia avait perçu son regard. Alors il jeta à nouveau un œil dans le rétroviseur et, cette fois, le contact visuel se fit. Juste une seconde, avant qu'elle détourne la tête vers la fenêtre pour observer une vieille ferme en bois rouge et ses dépendances qui défilaient dans un flou floconneux.

Autrefois, cela avait été un jeu avec la sœur de Sofia. Il lançait un coup d'œil à Emilie, qui détournait immédiatement le regard. Sofia, qui contemplait maintenant les pins chargés de neige et les congères noircies, s'en souvenait-elle ? Bien sûr que oui.

Selon le GPS, ils arriveraient à destination dans seize minutes. Ils rempliraient le coffre de provisions, puis grimperaient jusqu'au chalet. Elise voulait qu'ils dînent ensemble avant d'aller au lit. Des vêtements confortables. Des bougies. Un feu. De la musique. Un agréable dîner familial. Une première nuit dans les montagnes. Un nouveau départ.

Le trajet depuis Tromsø avait ressemblé à une promenade de santé. Deux heures et demie, pause-pipi et casse-croûte compris, ainsi que les trente minutes en ferry de Breivikeidet à Svensby.

Pendant la traversée presque silencieuse, les sommets et les versants des montagnes enneigées, teintés du rose de l'aube, l'avaient complètement absorbé. Le ciel était d'un bleu profond, minéral, l'eau à la proue du ferry, noire, insondable et indifférente, sombre miroir entre deux mondes.

Trois jours que ça tombait par intermittence, les engins formaient des tas de neige le long des routes pendant que le bon peuple dormait. Lui était resté éveillé à les écouter, se félicitant de cet intermède dans l'immobilité mortelle de la nuit. Ce qui restait de neige sur l'asphalte noir était fouetté par le vent, fantômes tourbillonnant devant les phares.

L'idée, en venant dans les Alpes de Lyngen, était d'échapper aux dix derniers mois. Pas pour oublier – comment l'auraient-ils pu ? – mais pour ressentir autre chose. Pour respirer à nouveau. Ils en avaient besoin. Ce qu'Elise n'avait cessé de lui répéter, et elle avait sans doute raison. Comme souvent.

Son employeur, les Amis de la Terre Norvège, n'aurait pu être plus compréhensif. Ils l'avaient accueillie à bras ouverts lors de son retour au travail et organisé cette affectation pour faciliter les choses. Et n'était-ce pas lui, Erik, qui avait suggéré de louer quelque chose loin de tout et de tous ? L'air frais. Le ski. Les aurores boréales.

Les yeux d'Elise s'étaient braqués sur le rétroviseur plus d'une fois. Ils fixaient le siège arrière vide à côté de Sofia.

— Il doit se passer un truc aujourd'hui, fit-elle, l'interrompant dans ses pensées.



Ils arrivaient déjà en ville.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'il y aurait autant de monde, dit-il, penché sur le volant, cherchant un endroit où se garer.

— Une manifestation, constata Elise en remarquant une foule à une centaine de mètres devant eux, rassemblée autour d'une estrade improvisée sur une petite place. Karine m'en a parlé, mais j'avais oublié que c'était aujourd'hui.

— Karine ? demanda-t-il, sachant qu'elle allait lui faire les gros yeux.

— Karine Helgeland. Elle m'a dit de venir à la manif si on arrivait à temps.

Il savait qu'elle avait chatté avec cette militante samie du coin pour s'informer sur les activités de la société minière qui avait acheté un terrain et une ancienne mine de cuivre quelque part dans les environs.

— Mais tu as quelques jours de repos avant de commencer à travailler, non ? s'enquit-il une fois la voiture garée.

Sur un ton plus conflictuel qu'il n'aurait voulu.

Elise se tourna vers lui en fronçant les sourcils.

— Je te l'ai dit, on a une semaine de vacances avant que j'attaque.

Il jeta un coup d'œil au rétroviseur. Sofia regardait par la fenêtre. Il avait besoin de sortir. Trop de tension dans la voiture. Venant de lui, surtout.

— Je peux faire des recherches le soir, discuter avec quelques personnes, poursuivit Elise. Mais on aura nos journées.

Il ne dit rien, puis se tourna vers Sofia, lui adressant un sourire qui lui sembla venir d'un étranger.

— Et si on allait faire des courses ? On pourrait prendre un peu de chocolat ?

En guise de réponse, Sofia sourit tout en extirpant son bonnet de laine du fouillis de sacs et de vêtements, qu'elle enfonça sur sa tête.

— Reste près de moi, ordonna-t-il à Sofia, qui marchait derrière lui tandis qu'il se frayait un chemin dans la foule, le sac de provisions dans les bras.

— Je la vois, papa.

— Avance, Sofia.

Au premier rang, un groupe d'hommes et de femmes brandissaient des pancartes portant des slogans : DITES NON AU NICKEL DE NOVOTROITSK et CE QUI SE PASSE DANS L'ARCTIQUE NE SE CANTONNE PAS À L'ARCTIQUE.

Une pancarte en particulier attira son attention. Elle portait la photo d'un éleveur sami et d'un renne, avec ces mots : OÙ IRONS-NOUS MAINTENANT ?

Les manifestants, certains arborant les bleu et rouge vif de la robe traditionnelle samie, se pressaient autour de l'une des leurs, qui s'adressait à la foule, un micro à la main. Ses paroles étaient audibles, malgré les cris et le larsen de la sono bas de gamme louée pour l'occasion. Novotroitsk Nickel allait rouvrir l'ancienne mine de cuivre, expliquait la femme, et détruire les pâturages des rennes. La cupidité de cette société russe représentait « une nouvelle attaque contre le fragile environnement arctique ».

Elise serait au cœur de l'action, songea Erik. Ça ne serait pas la plus grande des batailles qu'elle et les Amis de la Terre menaient au nom de l'environnement et de ses myriades d'espèces. Mais il valait mieux qu'elle soit là plutôt qu'à huit cents kilomètres, à faire du lobbying contre le transport

de combustible nucléaire usé du golfe de Finlande vers la Sibérie, la dernière de ses missions. Il valait mieux qu'ils soient ensemble.

— Là, papa ! dit Sofia en se faufilant parmi un groupe d'adolescents zombies scotchés à leurs téléphones.

— Je la vois, p'tite mère.

— Papa ! protesta Sofia, faisant mine d'être plus en colère qu'elle ne l'était quand il l'appelait par son surnom.

« P'tite mère. » Il la soupçonnait de l'aimer encore un peu, du moins de temps en temps.

Postée sur le côté de la scène, Elise regardait une grande femme descendre les marches métalliques dans sa direction, souriant et agitant la main comme si elles étaient de vieilles copines.

Erik continuait à avancer quand un type se mit brusquement en travers de son chemin. Il dut piler, si bien qu'une partie des courses atterrit sur la neige sale, entre des pieds bottés.

Serrant le sac sous un bras, il se pencha afin de ramasser une barquette de viande hachée.

— Regarde où tu vas, gronda le type.

*Putain. T'es sérieux ?* songea Erik. Il posa le sac sur la neige fondue et se redressa pour voir à qui il avait affaire, luttant pour maîtriser la poussée d'adrénaline.

— C'est toi qui m'es rentré dedans, affirma-t-il d'un ton calme et posé.

— Papa, murmura Sofia.

— Tu vois que dalle derrière ton sac de courses, rétorqua le type.

Un Russe, à vue de nez. Jeune et maigre. Des cheveux courts, blonds peroxydés, des yeux bleu cobalt et mauvais.

Un faciès d'agité qui a quelque chose à prouver. Le genre de gueule qu'un père de famille devrait probablement s'efforcer d'éviter.

Mais il était trop tard. Erik savait qu'on le défiait. Et aussi que ça serait une erreur de tourner le dos à ce type.

— Papa, répéta Sofia, cette fois d'un ton plus pressant.

Erik secoua la tête et se baissa de nouveau.

— Aide-moi, p'tite mère.

Sofia se pencha et ramassa deux boîtes de conserve qu'elle remit dans le sac.

— Permettez, fit une voix.

Un homme s'était accroupi à côté d'eux. Il récolta une canette de bière échappée du pack, dont il ôta la neige. Erik vit le tatouage sur le dos de sa main. La tête féroce d'un loup sous un parachute, avec des ailes, ou peut-être des flammes, de chaque côté.

— Perso, je préfère la Ringnes, dit-il avec le même accent que le type qui l'avait percuté. Une bière d'Oslo, mais qui appartient aux Danois. Comme la Norvège autrefois, ajouta-t-il en lui tendant la canette.

Erik la remit dans le sac avec le reste puis, une fois debout, hocha la tête en guise de remerciement. Lorsque l'homme lui sourit, il remarqua la cicatrice pâle fendant ses lèvres et son menton. Il était grand – pas loin de deux mètres. Un visage fin. Autant son regard était fixe et droit, autant celui de l'autre type était vague et fuyant.

— Excusez-nous, reprit l'homme en faisant un geste vers le malotru. Mon frère est... maladroit. Et ses manières, pas toujours convenables.

Le blond, manifestement furieux d'avoir été écarté d'un revers de main, inclina la tête d'un air tout sauf sincère. Erik cala le sac à provisions au creux de son bras gauche et tendit l'autre main à Sofia, qui la saisit fermement.

Les haut-parleurs couinèrent. « Nous devons protéger ce qui nous appartient, lança la manifestante samie. Ne rien faire serait une trahison envers nos ancêtres, nos enfants et les enfants de nos enfants... »

— Allons retrouver maman.

Ensemble ils se frayèrent un chemin jusqu'à Elise, toujours en compagnie de la militante.

— Erik, je te présente Karine, fit Elise en souriant.

— Enchanté, répondit Erik.

— Et j'en déduis que tu es Sofia, dit Karine en reculant pour examiner la petite, qui articula un timide bonjour. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

— Karine m'a aidée à préparer l'enquête sur Novotroitsk Nickel, expliqua Elise. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans elle, ajouta-t-elle avec un clin d'œil à son amie.

Erik se doutait que Karine avait aussi aidé Elise dans d'autres domaines. Il y avait généralement du vin ou un gin bien tassé lors de ces appels Skype de fin de soirée. Environ une semaine plus tôt, il était entré dans le bureau pour apporter à Elise sa tasse de thé vert habituelle et avait vu qu'elle avait pleuré. Il n'avait rien dit. Si Elise se confiait à Karine Helgeland, c'était plutôt une bonne chose, non ?

— Il y a pas mal de monde, dit Erik à Karine, en indiquant du menton la foule autour d'eux.

— On fait ce qu'on peut, répondit-elle.

Elle semblait avoir une bonne cinquantaine d'années, et si la vie au grand air avait marqué ses traits, lui donnant un air sévère, ses yeux avaient conservé une espièglerie juvénile.

— Tu ne trouves pas que le *kofte* de Karine est magnifique, Sofia ? demanda Elise en désignant la robe traditionnelle en feutre de la militante, avec ses rubans multicolores, ses pièces en étain cousues et son bonnet de laine rouge.

Sofia acquiesça d'un signe de tête.

Karine lui sourit.

— D'habitude, je ne le porte que pour la fête nationale samie...

— Le 6 février, l'interrompit Sofia.

Karine lança un regard impressionné à Elise, puis se concentra de nouveau sur Sofia.

— Mais, aujourd'hui, nous sommes fiers de notre héritage et nous défendons notre terre, qui ne peut pas plaider sa cause elle-même, dit-elle avec une pointe de malice dans la voix.

Puis, pour détendre l'atmosphère, elle retira son bonnet et se pencha vers Sofia.

— Pour être honnête avec toi, ça gratte horriblement. (Elle ébouriffa ses courts cheveux bruns, puis se redressa et posa une main sur l'épaule d'Elise.) Nous sommes très heureux qu'Elise soit là, reprit-elle en élevant la voix par-dessus le haut-parleur. Ensemble, nous veillerons à ce que la terre soit protégée... Mais vous avez fait un long voyage, vous devez avoir envie de vous installer là-haut.

Elle désigna les montagnes enneigées, à l'ouest de la ville, puis sonda Erik du regard avant d'ajouter :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner samedi soir ? Si vous n'avez pas déjà prévu quelque chose...

Avant qu'Erik puisse répondre, Karine s'était retournée pour accueillir un bel homme aux cheveux argentés qui descendait de l'estrade branlante. Un sourire éclairait son visage buriné par le soleil et le vent.

— Voici mon mari, Lars, reprit Karine. Lars, je te présente Elise Amdahl et son mari, Erik.

Lars lui serra fermement la main et fit un signe de tête à Elise.

— Et qui est-ce que je vois là ? demanda-t-il en regardant Sofia. Une jeune aventurière venue jusqu'ici pour voir comment on vit, nous autres trolls des montagnes ?

— Je m'appelle Sofia, répondit-elle avec un coup d'œil à sa mère pour se rassurer.

— Quel âge as-tu ? Quinze ans ? Seize ans ?

— Presque treize ans.

— Je suis ravi de te rencontrer, Sofia.

Karine et Elise échangèrent un sourire.

— Les Amdahl viennent dîner samedi, annonça Karine à Lars, qui leva les sourcils, aussi surpris que lui de la rapidité avec laquelle tout cela s'était goupillé.

— On a hâte d'y être, répondit Elise. Vous nous direz quoi apporter. À samedi !

Erik leva la main en signe d'adieu. À travers la foule, il aperçut le grand type balaféré qui l'avait aidé à ramasser ses courses. Leurs regards se croisèrent et l'homme lui fit un cordial signe de tête.

— En route, p'tite mère, lança Erik à sa fille.

Sofia fut très enthousiasmée par le trajet jusqu'au chalet, surtout lorsqu'ils quittèrent les routes dégagées et qu'ils durent

mettre les chaînes. Erik la laissa l'aider à attacher les sangles et les clips, ce qui ajouta une demi-heure au trajet. Mais ça valait la peine de voir son visage lorsqu'elle remontait dans la voiture, soufflant dans ses mains jointes, les joues rougies par le froid.

Enlevant son bonnet et se frottant les mains vers l'air chaud de la climatisation, Elise lui sourit d'une façon qui, cela le frappa, lui avait manqué. Ils continuèrent à rouler sur la piste sinueuse qui grimpeait dans la montagne en direction de Jiekkevárri, le plus haut sommet du comté de Troms, culminant à près de deux mille mètres. Ils dépassèrent des refuges à moitié cachés et des chalets construits une quarantaine d'années auparavant, entre des champs à l'épais manteau blanc et de grands épicéas ployant sous la neige, comme maudits par un sort qui les avait figés dans le temps. Le moteur à essence de la Mitsubishi ronronnait, générant de l'énergie pour les supplétifs électriques. Les chaînes cliquetaient sous les roues, mordant l'épaisse couche de neige. Ils venaient, tels des pèlerins du Nouveau Monde, offrir des sacrifices à l'Ancien Monde.

De temps en temps, ils croisaient des véhicules – les 4×4 d'autres propriétaires de chalets, la plupart avec un coffre à skis Thule sur le toit, comme le leur – ou, parfois, la déneigeuse jaune avec ses feux clignotants, génératrice de son propre blizzard et projetant de la neige sur les congères de chaque côté de la route. Pour trois mille couronnes par an, elle gardait ouverte la piste menant à votre chalet.

— On doit une fière chandelle à quelqu'un, dit Erik quand ils quittèrent la route à gauche pour constater que la piste était dégagée.



Sur les toits, en revanche, il y avait un mètre de neige qui, surplombant les pignons, défiait la gravité, comme suspendue dans le temps par la même magie que celle qui conservait les sculptures de glace jaillissant des parois rocheuses ou les arbres anormalement immobiles sous leur épais fardeau blanc.

Le même sort le retenait, lui aussi, songea Erik.

Il était deux heures et quart, et la nuit tombait déjà quand Elise tourna la clé dans la serrure. À l'intérieur, l'odeur de pin lui rappela une centaine de vacances, enfant et adulte, par fjords et par montagnes. Ils allumèrent lampes et bougies, et il nettoya la suie de la vitre du poêle Jøtul avant de s'occuper du feu tandis qu'Elise faisait du café et que Sofia découvrait sa chambre. Penché en avant, il regarda les flammes, d'abord timides, puis plus vives alors qu'elles se nourrissaient du petit bois et léchaient le bouleau sec, dont l'écorce blanche et lépreuse prenait comme du papier. « Le froid est assis dans les murs », avait l'habitude de dire sa grand-mère. C'est seulement maintenant qu'il comprit vraiment ce que cela signifiait. Rapidement, le feu se mit à ronronner, les flammes effleurant le verre, et le poêle tintait à mesure que le métal se dilatait sous l'effet de la chaleur. L'ouverture du chalet était un rituel, comme si on lui disait « On va apprendre à se connaître mais, pour l'instant, sache que tu es à nous et que nous sommes à toi ».

Il ressentit un calme qui lui avait fait défaut ces dix derniers mois. Un apaisement au creux du ventre et dans son cœur. Mais à peine eut-il senti ce changement bienvenu que le souvenir du cri lui revint. La boule au ventre tandis qu'il regardait. Sa réaction, beaucoup, beaucoup trop tardive. Il secoua violemment la tête comme pour déloger la vision, ravala la bile qui lui brûlait la gorge, se leva de sa chaise et sortit chercher des bûches.

Le lendemain matin, après quatre tasses de café pour compenser une nouvelle nuit de sommeil haché et hanté, il sortit deux pelles à neige de la remise. Elise et lui se mirent au travail pour dégager un passage entre la voiture et la porte du chalet. Sofia se rendit aussi utile. Elle vida les cendres du poêle, remplit le panier de bûches entreposées sous l'avant-toit et réapprovisionnées à la fin de la dernière saison, puis sortit les skis et les raquettes du coffre de toit de l'auto pour les déposer sous le porche. Elle les rangea soigneusement dans le rack fixé au mur. Puis elle disparut à l'intérieur tandis qu'il transportait une échelle depuis la remise, Elise toujours occupée à déneiger avec la pelle. Il avait décidé de dégager au moins la moitié de la neige avant le déjeuner.

— S'il te plaît, ne tombe pas, lui cria Elise alors qu'il atteignait le haut de l'échelle et s'apprêtait à se hisser sur le toit.

Cet avertissement inutile le frappa comme un coup à la poitrine. Un moment, il se raccrocha à l'échelle, ne voulant pas baisser les yeux vers Elise. Il savait qu'elle regrettait déjà ses paroles.

Il grimpa sur le toit, puis fit deux pas pour récupérer la pelle. Il entendit Elise se remettre au travail et essaya de deviner où le toit se terminait et où le surplomb commençait. Du coin de l'œil, il perçut alors un mouvement. Vêtue de son équipement Helly Hansen et chaussée de raquettes, prête à rejoindre une expédition polaire d'Amundsen<sup>1</sup>, Sofia remontait la pente en direction de la pinède située derrière le chalet.

— Où vas-tu ? lui cria Erik.

Sofia s'immobilisa, lui tournant le dos un instant, comme si elle savait qu'on allait lui demander des comptes.

1. Roald Amundsen, explorateur célèbre pour ses expéditions dans les deux pôles. Décédé en 1928.

— Je pars en exploration, c'est tout, répondit-elle, levant une main gantée dans laquelle Erik devina le canif reçu à Noël.

Un Victorinox Huntsman à quinze fonctions. Le seul cadeau qu'elle avait demandé. Et Erik sentait tous ses muscles se crispier chaque fois qu'il la voyait ouvrir et fermer les lames et autres outils tranchants.

— Non, Sofia, reste ici, dit-il en agitant la pelle.

— Mais, papa, je veux juste jeter un coup d'œil.

— Et moi je veux que tu restes là où on peut te voir !

— Parce que tu ne veux pas que je meure, moi aussi ?

Des mots chuchotés, mais le son voyage si bien sur la neige qu'il les entendit. Elise aussi. Ils se regardèrent, et décidèrent tacitement de ne pas relever.

— Et si elle promet de ne pas aller loin ? suggéra Elise, en regardant le ciel, puis sa montre. (Il devina qu'il était environ midi.) Il va faire jour pendant encore deux heures, ajouta-t-elle. Ce serait dommage qu'elle n'en profite pas.

— Non, insista-t-il, plus fort qu'il n'aurait voulu.

Elise secoua la tête, puis posa sa pelle et se dirigea vers le porche.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Il faut bien que quelqu'un prépare le déjeuner.

Sofia la suivit, tête baissée et poings serrés. L'instant d'après, Erik sentit sous ses pieds la vibration de la porte qui claquait. Il s'étonna que cela n'ait pas provoqué une chute de neige, et la sienne avec.

— Merde, lâcha-t-il.

Dès le premier jour, Sofia boudait, et Elise était furax. Tant pis pour le gentil périple familial en montagne. « Merde ! », s'exclama-t-il une deuxième fois, enfonçant sa pelle dans la

neige avant de balancer son contenu au loin. *Et moi qui me planque là, sur ce foutu toit, songea-t-il, comme si ça allait aider.*

La pelle s'enfonça de nouveau et la neige vola. Il se perdait dans cette tâche. En vérité, il aimait cette corvée répétitive, la chaleur dans ses bras et dans le bas du dos. Le rythme de sa respiration et les pulsations dans ses oreilles. La paix que lui procurait le mouvement.

C'est lorsqu'il restait sans rien faire que son esprit s'emballait furieusement, tel un oiseau piégé dans une pièce sans issue.